Dire non

Edwy Plenel

Dire non

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2014.

ISBN : 978-2-35949-288-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En mémoire de Stéphane Hessel,
qui fut des Amis de Mediapart

« Il n'est pas question de livrer le monde
aux assassins d'aube. »

Aimé Césaire, *Moi, laminaire…*, 1982

Un appel

La France ressemble ces temps-ci à un *Titanic* dont l'équipage irait droit vers l'iceberg, le sachant et le voyant mais ne trouvant rien pour l'empêcher. Économique, sociale, démocratique, européenne, culturelle, écologique, etc. : les crises s'accumulent dans une confusion du sens et une perte de repères dont aucune force ne semble capable de dénouer les fils, à l'exception des tenants de la régression la plus obscure vers le plaisir de détester ensemble – les juifs, les musulmans, les Arabes, les Noirs, les Roms, les étrangers, le monde, l'Europe, mais aussi les homosexuels, sans oublier les femmes, bref les autres, tous les autres. Passions tristes de l'inégalité, des hiérarchies et des discriminations ; passions dangereuses et ravageuses qui, inéluctablement, en viennent à trier, séparer et sélectionner, parmi notre commune humanité. Passions qui ruinent l'espérance d'émancipation, dont l'égalité des droits et des possibles a toujours été le moteur.

Nous ne sommes pas condamnés à cette fatalité. Urbaine, diverse et mêlée, dynamique et inventive, la France telle qu'elle est et telle qu'elle vit n'est pas conforme à cette image de régression, de division et de repli. Mais, entre cette réalité vécue et la politique supposée la représenter, le gouffre ne cesse de se creuser. Aussi la crise française est-elle d'abord une crise politique, crise de représentation, essoufflement des institutions, fin de régime. Celle d'une République épuisée, à bout de souffle, impuissante et illisible, condamnée à vivre dans l'instant sans que le passage de l'hystérie sarkozyste à l'activisme hollandais change fondamentalement la donne. D'une République fatiguée à force d'avoir été confisquée, réduite au pouvoir d'un seul et, de ce fait, affaiblie, étouffant ses vitalités démocratiques, démobilisant ses forces vives, démoralisant son peuple souverain.

Allons-nous continuer à subir ou nous décider enfin à réagir ? Dans la diversité de nos attentes et de nos espoirs, de nos conditions et de nos territoires, de nos croyances et de nos origines, ne nous revient-il pas de relever la France en réinventant sa République, une République enfin conforme à sa promesse de liberté étendue, d'égalité approfondie et de fraternité retrouvée ? Ne sommes-nous pas requis, sauf à définitivement accepter cette

servitude volontaire des peuples qui ne savent plus dire « non » ? Et, en l'occurrence, non à cette haine de soi qui est au ressort de la haine de l'autre, cette hantise du déclin et de la chute dont l'infinie quête de boucs émissaires dit le refus de la France réelle, France qui se cherche et qui s'invente, France tissée d'ailleurs et de lointains, France du divers et du pluriel, France de l'égalité sans distinction d'origine ou de sexe, d'apparence ou de croyance, notre France.

Dire non est cet appel au sursaut, un sursaut démocratique et social qui rassemble et conforte afin de trouer l'épais brouillard qui, aujourd'hui, voile l'espérance.

Paris, le 31 janvier 2014

1.

Les monstres

Il est des alarmes que leur pertinence transforme en sentences proverbiales, bien loin de leur contexte historique. Au risque, parfois, d'une perte d'intensité, où s'affadit l'inquiétude première. Ainsi de cette réflexion d'Antonio Gramsci dans ses *Cahiers de prison*[1] sur la crise comme conflit entre un vieux monde en train de mourir et un nouveau monde pas encore né. « La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître », écrit précisément, en 1930, le communiste italien, emprisonné par le fascisme jusqu'à sa mort en 1937. Or on occulte trop souvent la phrase qui suit, où gît l'essentiel : « Pendant cet interrègne, on observe les phénomènes morbides les plus variés. » Essentiel sur lequel, en revanche, insiste, non sans bonheur, une variante poétique, souvent citée bien que littéralement infidèle au

1. Toutes les références des ouvrages évoqués ou cités sont regroupées en fin d'ouvrage, pages 177 et suivantes.

texte original italien : « Le vieux monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et, dans ce clair-obscur, surgissent les monstres. »

Nous vivons ce surgissement des monstres, ces phénomènes morbides des temps de transition et d'incertitude, qu'à tort l'on s'est habitué à nommer crises, comme s'il s'agissait de fatalités, alors qu'ils mettent à l'épreuve notre capacité à échapper aux pesanteurs du présent et à réinventer les espérances du futur. Ils sont bien là, ces monstres, devant nous, défilant dans nos rues, envahissant nos médias, imposant leurs imaginaires de violence et de haine. Et nous les écoutons dire et les regardons faire, entre sidération et impuissance. Dire leurs racismes, xénophobie et antisémitisme, faire leurs amalgames, s'allier entre contraires, confondre révolte et détestation, transformer leurs colères en exclusions, croire qu'ils apaiseront leurs souffrances en aggravant celles des boucs émissaires qu'ils désignent à leurs vindictes, aussi constantes que confuses.

S'en indigner ne suffit pas. Car ils sont les fruits de l'époque, entendue comme ce que font les hommes des temps qu'ils vivent. De notre époque, c'est-à-dire de nos lenteurs, de nos tergiversations et de nos pusillanimités, de notre incapacité à faire naître ce neuf dont l'avènement pourrait seul renvoyer